guerres contre les Perses, les Vandales, les Ostrogoths et les Bulgares; les conquêtes de Bélisaire, qui s'empara de l'Italie, de l'Afrique et de l'Espagne, débris de l'empire d'Occident, et ne fut récompensé que par l'ingratitude de son maître; enfin, l'organisation de l'exarchat de Ravenne par l'eunuque Narsès. Les empereurs de cette période sont : Arcadius (395-408); Théodose II (408-450); Marcien (450-457); Léon Ier (457-474); Léon II (474); Zénon Ier (474, renversé par Basilisque en 476, mort en 481); Anastase (481-518); Justin (518-527); Justinien Ier (527-565).

Le seconde période s'étend de la mort de Justinien à l'an 717, époque de l'avénement au trône de la dynastie isaurienne. La décadence, arrêtée un instant par la vigueur du gouvernement de Justinien, va dès lors en se précipitant avec une vitesse à peu près constante. Pendant cette période, le Bas-Empire est assailli par une véritable inondation de Barbares; les Lombards lui enlèvent l'Italie; les Avares l'entament au nord et les Perses à l'orient; les Arabes s'emparent de l'Egypte, de la Syrie, des îles de la Méditerranée, et viennent même assiéger Constantinople, qui ne se sauve que par l'emploi du feu grégeois; enfin, les Perses occupent la Palestine, la Cyrénaïque et l'Asie Mineure. Les empereurs de cette période sont : Justin II (565-574); Tibère II (574-576); Maurice (576-583); Phocas (583-610); Héraclius Ier (610-611); Héraclius II (611-613); Constantin III (613-641); Héracléonas (641); Constant II (641-668); Constantin IV Pogonat, celui qui défendit sa capitale avec le feu grégeois (668-685); Justinien II (685, renversé du trône par Léonce en 695, une seconde fois par Tibère III en 705, et enfin assassiné en 711); Philippicus Bardanes (711-715); Anastase II (715); Théodose III (715-717).

La troisième période va de l'avénement au trône de la dynastie isaurienne, en la personne de Léon III, l'Isaurien, à l'année 867, où cette dynastie est remplacée par la dynastie macédonienne, en la personne de Basile Ier. Les principaux événements qui signalèrent ces cent cinquante années sont : la naissance de la secte des iconoclastes (briseurs d'images), pour ou contre laquelle on vit souvent les empereurs recourir aux mesures les plus violentes; l'affranchissement des papes sous Grégoire II et Grégoire III, qui profitèrent de ce que Léon III était un fougueux iconoclaste, pour se soustraire à la souveraineté de Constantinople; la perte définitive pour l'empire de l'exarchat de Ravenne; le second concile de Nicée, qui rétablit le culte des images; le projet avorté du mariage de l'impératrice d'Orient, Irène, avec l'empereur d'Occident, Charlemagne; l'établissement d'un grand nombre d'ordres religieux et monastiques; enfin, le commencement du schisme grec. Les empereurs qui se succédèrent sur le trône sont : Léon III, l'Isaurien (717-741); Constantin V (741-775); Léon IV (775-780); Constantin VI (780-792); Nicéphore-Logothète (792-811); Michel Ier (811-813); Léon V, l'Arménien (813-820); Michel II, le Bègue (820-829); Théophile (829-842); Michel III, l'Ivrogne (842-867).

La quatrième période de l'empire bysantin commence à l'avénement de la dynastie macédonienne, et se termine en 1056, par l'accession au trône de la dynastie des Comnènes. Elle est signalée par quelques hommes remarquables, surtout comme législateurs, tels que Basile Ier et Léon VI, qui publia les *Basiliques*, recueil des lois et ordonnances édictées par l'empereur son père. Quoique l'empire fût alors assailli par les Bulgares et les Roxolans (Russes), il put cependant reconquérir la Bulgarie et la Servie, Chypre, la Cilicie, Candie, Alep et la Sicile. Les empereurs qui se succédèrent pendant cette période sont : Basile Ier (867-878); Léon VI, le Philosophe (878-911); Alexandre (911); Constantin VII, Romain Ier et Constantin VIII (911-959); Romain II (959-963); Nicéphore II-Phocas (963-969); Jean Ier Zimiscès (969-976); Basile II (976-1025); Constantin IX (1025-1028); Romain III Argyre (1028-1034); de 1034 à 1056, Zoé et Théodora, deux femmes indignes du nom de leur père Basile II, qui avait mis fin au royaume des Bulgares, prostituèrent la couronne à un changeur de monnaies, Michel IV, à un calfat, Michel V, et à un gladiateur, Constantin X.

La cinquième période de l'histoire du Bas-Empire s'étend de l'avénement au trône d'Isaac Ier Comnène, jusqu'à la chute du premier empire grec et à la prise de Constantinople par les croisés en 1204. C'est l'époque où commencent les invasions des Turcs-Seldjoucides, invasions qui durèrent jusqu'à la chute définitive de l'empire, et où les croisades achèvent de ruiner la puissance impériale. Les Normands envahissent la Sicile, les Bulgares se soulèvent, les Hongrois inquiètent les frontières, les Serbes reprennent les armes, et presque toute l'Asie Mineure est conquise par les Turcs. Pendant cette période de cent quarante-sept ans, les empereurs qui montèrent sur le trône sont : Isaac Ier Comnène (1057-1059); Constantin XI Ducas (1059-1067); Romain IV Argyre (1067-1069); Michel Ducas (1069-1078); Nicéphore Botoniate (1078-1095); Alexis Ier Comnène (1095-1118); Jean Comnène (1118-1153); Manuel Comnène (1153-1180); Alexis Andronic (1180-1184); Isaac l'Ange (1184-1204); Alexis Murzuphle (1204).

Avant de passer à la sixième période, et quoique, d'habitude, on ne considère pas comme faisant partie du Bas-Empire le demi-siècle de la domination latine, nous allons donner les noms des empereurs français de Constantinople : Baudouin Ier (1204-1206); Henri (1206-1217); Pierre et Robert (1217-1228); Baudouin II (1228-1251). Pendant que les croisés occupaient Constantinople, les princes Comnènes, chassés de leur capitale, allèrent former dans l'Asie Mineure deux petits empires, l'empire de Nicée et l'empire de Trébizonde, où se conservèrent les traditions grecques, et d'où Michel Paléologue revint s'emparer de Constantinople, que sa famille conserva jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs.

Ce second empire grec forme la sixième période de l'histoire générale du Bas-Empire, pendant laquelle eut lieu une tentative de réconciliation avec l'Eglise orthodoxe, au concile de Lyon. Mais cette tentative ayant avorté, l'Occident abandonna définitivement les empereurs de la maison des Paléologues, qui perdirent tour à tour la Servie, la Valachie, la Bosnie, les Iles, l'Asie Mineure, et se trouvèrent enfin réduits à la possession de la seule ville de Constantinople. D'ailleurs, les dissensions religieuses et les guerres civiles avaient recommencé, et se continuèrent sous les règnes de Michel VIII Paléologue (1261-1282); Andronic III l'Ancien (1282-1328); Andronic IV le Jeune (1328-1341); Jean V Paléologue (1341-1391); Jean VI, empereur enfant, Mathieu Cantacuzène et un interrègne conduisent à l'an 1425; Jean VIII Paléologue (1425-1448); Constantin XII Dracosès (1448-1453). Celui-ci, du moins, se défendit avec le courage du désespoir contre une armée turque de 300,000 combattants, et mourut sur la brèche. Ce qui restait de la colossale puissance romaine fut ainsi anéanti 2,206 ans après la fondation de Rome, et 1,498 ans après l'établissement de l'empire par César.

Si nous recherchons maintenant quelle a été l'influence du Bas-Empire sur les destinées des nations modernes et sur le développement de l'esprit humain, nous ne trouvons guère qu'un grand fait : les travaux législatifs de Justinien, réunis en plusieurs codes formant le corps du droit romain. Ces travaux sont devenus la base de presque toutes les législations, et le Digeste, ainsi que les Institutes, s'étudient encore dans nos écoles. On peut ajouter à cela un très-petit nombre d'inventions ou d'applications nouvelles, telles que celles des vers à soie et des moulins à vent, importés en France vers la fin du XIIe siècle. Quant au feu grégeois, il est perdu, et il ne nous paraît pas indispensable de le retrouver; nous avons mieux ou pis. La littérature du Bas-Empire peut se résumer en deux noms, ceux du scolastique Socrate et du rhéteur Phocas, dont les œuvres obscures et confuses sont bien les images fidèles des temps et du pays où elles ont été conçues. L'art byzantin a plus d'importance, particulièrement au point de vue architectural; outre que ses productions propres ne manquent pas de grandeur, l'art gothique découle de lui, et, à ce titre, il mérite la plus grande attention. Mais la véritable gloire des Grecs du moyen âge, c'est de nous avoir conservé quelques-unes des œuvres les plus remarquables de l'ancienne littérature grecque, et de nous avoir transmis les secrets de la langue d'Homère et de Ménandre. Il est constant que cette langue, dégénérée parmi les gens du peuple, était conservée dans toute sa pureté au milieu des classes élevées, qu'à l'époque des Comnènes on lisait encore Alcée, Sapho et Théopompe, et qu'on ne peut accuser de la disparition des œuvres de ces grands écrivains que l'ignorance brutale des croisés. Les Grecs, fuyant le sabre des Turcs, répandirent partout en Europe le goût de la langue grecque; le moine Barlaam vint l'enseigner à Pétrarque, Léonce Pilate la professa publiquement à Pavie et à Rome, et Manuel Chrysoloras à Florence, où il eut Boccace pour auditeur. N'oublions pas enfin qu'au milieu des mesquines argumentations et des discussions futiles des théologiens et des hérésiarques grecs, l'esprit de discussion se montra toujours vivant, quoique perdu dans de vaines spéculations, préparant ainsi, sans en avoir conscience, le terrain de l'examen et de la critique, éléments indispensables de la liberté qui fait la dignité humaine.

Mais au point de vue moral et politique, l'influence du Bas-Empire fut désastreuse. Toutes les grandes idées, tous les nobles sentiments qu'avait engendrés le règne de la liberté dans les républiques de la Grèce et dans celle de Rome furent étouffés. On oublia jusqu'au nom de citoyen; l'amour de la patrie, qui avait produit tant de héros, avait complétement disparu de toutes les âmes; comment aurait-on pu s'attacher à un sol où tous les hommes naissaient sujets ou esclaves d'un maître, qui n'avait pas même le prestige de la grandeur et dont le pouvoir éphémère était à la merci d'une bande de soldats ou d'histrions? Il fallut de longs siècles pour réparer les ruines amoncelées dans le règne des idées humaines par les tristes excès du Bas-Empire et par ceux du moyen âge; on peut dire même que ce travail de réparation est loin encore d'être terminé. Nous faisons entrer trop de vaines pratiques dans l'idée que nous nous formons de la vertu; nos sentiments patriotiques, quoique notre grande Révolution les ait un peu réveillés, sont trop mêlés à des sentiments personnels; notre haine du despotisme n'est pas assez vivace, pour qu'on ne puisse pas nous accuser de ressembler encore, sous bien des rapports, aux peuples du Bas-Empire. Cependant, l'étude des événements qui remplissent cette longue suite de siècles obscurs, si elle est triste pour l'humanité, peut du moins être utile, en prouvant que l'homme perd toute sa dignité quand il courbe lâchement la tête sous le joug d'un maître que des bandes armées lui ont imposé.

Bas-Empire (HISTOIRE DU), par Le Beau. Cette vaste compilation peut être considérée comme la suite et le complément de l'*Histoire des empereurs*, par Crevier. Le Beau étant mort pendant l'impression du vingt-deuxième volume, Ameilhon l'acheva et continua ensuite l'ouvrage, dont le vingt-septième et dernier tome, divisé en deux parties, n'a vu le jour qu'en 1811. Le travail de Le Beau embrasse les annales du monde gréco-romain, depuis Constantin le Grand jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. L'auteur avait assez d'érudition pour pouvoir réunir en corps d'ouvrage les récits des historiens et chroniqueurs byzantins, que personne ne lit, si ce n'est ceux qui veulent être eux-mêmes historiens. Le Beau a patiemment consulté les sources; il a su faire un résumé judicieux et exact de narrations hétérogènes, embrouillées, arides. Et pourtant, malgré son savoir et son zèle, il n'a fait qu'un ouvrage médiocre sous beaucoup de rapports. Disciple de Rollin, il a traité en rhéteur et en professeur d'humanités un sujet qui demandait surtout des aperçus, des jugements élevés, c'est-à-dire le coup d'œil du philosophe et de l'homme d'Etat. On s'accorde généralement aujourd'hui à trouver le style de Le Beau diffus, terne, incorrect et déclamatoire. Aux meilleurs endroits, on croirait lire des morceaux de Thomas. Mais le défaut capital de l'*Histoire du Bas-Empire* est surtout l'absence de combinaison et de synthèse. Cependant, il ne faudrait pas pousser à l'extrême une appréciation toute défavorable; voici ce que dit un érudit de ce travail estimable : « L'*Histoire du Bas-Empire* restera comme un témoignage du savoir et du talent de son auteur. Sans doute, Le Beau n'a pas la profondeur et les vues philosophiques de Gibbon; il se laisse trop aller à cette éloquence un peu déclamatoire qui fut le défaut de son temps, mais il a la clarté et la précision; il nous fait suivre sans fatigue les détails, parfois fastidieux, de ces intrigues de palais, de ces guerres sans résultat, de ces luttes fanatiques pour des dogmes incompris, qui remplissent les annales de la Byzance chrétienne, et il édifie avec vigueur et solidité un ensemble d'événements dont La Bletterie avait, d'une main moins sûre, posé les premières assises dans ses *Recherches sur la vie de Jovien et de Julien*, communiquées à l'Académie. » Il s'agit ici de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On voit que M. Alfred Maury, l'historien de ce corps savant, proteste dans une certaine mesure contre l'opinion accréditée jusqu'ici sur l'ouvrage de Le Beau. En effet, Le Beau est le premier et même le seul qui ait songé à classer dans un ordre facile à saisir tous les faits contenus dans la vaste collection des auteurs byzantins; il y a joint tout ce que les écrivains grecs et latins, les ouvrages et les chroniques du moyen âge ont pu lui fournir, et il est résulté du tout un corps d'annales aussi complet qu'il était possible de le faire de son temps. Si d'autres, comme Gibbon, ont montré plus de critique et sont parvenus à donner à leur récit une forme quelquefois plus agréable, ils n'ont aucun avantage sur Le Beau pour la connaissance des sources originales. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Saint-Martin. (Paris, 1829-1833, 21 vol. in-8°.)

BAS-EN-BASSET, bourg de France (Haute-Loire, ch.-l. de cant., sur la Loire, arrond. et à 18 kil. N. d'Yssengeaux; pop. aggl. 1,087 hab. — pop. tot. 3,189 hab. Fabrique de poterie et dentelles. Commerce de bestiaux, rouennerie, chapellerie, mercerie, quincaillerie, céréales. Dominé par les ruines du château de Rochebaron, ce bourg, d'origine très-ancienne, possède une source d'eau minérale dont on ne fait aucun usage. Quelques débris d'urnes funéraires et lacrymatoires; des vestiges de constructions romaines, découverts de temps à autre sur divers points du canton, offrent des traces de l'habitation de cette contrée par les Romains.

BASENTIDÈME s. m. (ba-zan-ti-dè-me — du gr. *basis*, marche, et *entithémi*, je mets dessus). Entom. Genre d'insectes diptères brachocères, formé aux dépens des stratyomis, et comprenant une seule espèce, qui vit au Brésil, et dont les antennes sont insérées très-bas, ce qui lui a valu son nom.

BASENTINUS, nom latin du Basiento.

BASÉOLOGIE s. m. (ba-zé-o-lo-jî — du gr. *basis*, base; *logos*, discours). Didact. Philosophie fondamentale. ‖ Traité sur les bases chimiques.

BASÉOPHYLLE s. m. (ba-zé-o-fi-le — du gr. *basis*, base; *phullon*, feuille). Bot. Subdivision du genre casse.

BASER v. a. ou tr. (ba-zé — rad. *base*). Fonder, établir : *L'homme habile* BASE *ses calculs sur l'intérêt d'autrui.* (Acad.) BASER *un système sur l'autorité. Il faut* BASER *le droit public sur la morale.* (Lav.) *De quoi s'agit-il? de* BASER *au moins sur des conventions un Etat qui n'avait plus les lois pour appui.* (Moreau.)

Se baser v. pr. Se fonder, s'appuyer : SE BASER *sur des calculs exacts. Les légitimistes* SE BASENT *sur le droit divin. En matière de gouvernement, il faut* SE BASER *sur les opinions démontrées et non sur les opinions variables.* (Poitev.) ‖ Etre basé, fondé, appuyé : *Toute tyrannie* SE BASE *sur l'ignorance et la peur.* (L. Blanc.)

BAS-FEUILLET s. m. (ba-feu-llè; *ll* mll. — de *bas* et de *feuillet*). L'une des feuilles de la scie du tabletier; l'autre s'appelle HAUT-FEUILLET. ‖ Pl. Des BAS-FEUILLETS.

BASFOIN, nom d'un établissement de fous tenu par les frères de Saint-Jean-de-Dieu, près de Dinan (Côtes-du-Nord).

BAS-FOND s. m. (bâ-fon — de *bas* et de *fond*). Terrain bas, par rapport aux terrains environnants : *Cette maison est située dans un* BAS-FOND. *Les* BAS-FONDS *sont fertiles, mais humides et souvent inondés.* (Acad.)

— Par ext. Lieu quelconque moins élevé que les lieux voisins : *Des* BAS-FONDS *du parterre, un bravo général s'éleva, en circulant jusqu'aux hauts bancs du paradis.* (Beaumarch.)

— Endroit de la mer ou d'une rivière où l'eau est peu profonde : BAS-FOND *de sable, de rochers. Cette rivière est navigable, mais elle offre des* BAS-FONDS *dangereux.* (***) *La rouge clarté du levant embrasait les flots, que le voisinage des* BAS-FONDS *avait fait passer du bleu de cobalt au vert émeraude.* (G. Sand.) *Chaque* BAS-FOND *devient une île et chaque île devient un jardin.* (M.-Br.) ‖ Plus exactement, mais moins communément : Fond très-distant de la surface de la mer, et au-dessus duquel les navires peuvent passer sans danger. En ce sens, le mot est opposé à *haut-fond*, au lieu que, dans le premier sens, il est syn. de ce dernier mot.

— Fig. Classe d'hommes vils ou méprisables : *L'idée de l'impôt du luxe est sortie des* BAS-FONDS *de la médiocrité envieuse et impuissante.* (Proudh.) *La bourgeoisie ne peut plus refouler dans les* BAS-FONDS *de l'ordre social des millions d'hommes auxquels le suffrage universel a révélé leur puissance.* (Guéroult.)

— **Encycl.** La signification donnée par les marins à ce mot peut sembler un contre-sens, puisqu'elle est en opposition avec celle que lui donne le langage vulgaire. En effet, tout le monde entend par un *bas-fond* un terrain bas, enfoncé, formant un creux par rapport aux terrains qui l'entourent, et les marins, au contraire, appellent *bas-fond* un endroit de la mer où il y a peu d'eau, où le fond de la mer, loin de former un creux, forme une saillie, un véritable monticule caché sous l'eau. Pour comprendre comment on a pu nommer ainsi les parties de la mer peu profondes, il faut se rappeler que la mer, dans sa vaste étendue, paraît presque partout sans fond, c'est-à-dire que l'œil des marins cherche vainement à en scruter la profondeur; ils n'aperçoivent que de l'eau aussi loin que la vue peut pénétrer, et ils en concluent naïvement qu'il n'y a pas de fond. Supposez, au contraire, qu'à un certain endroit de la pleine mer, ils aperçoivent le sable, la vase ou les rochers au-dessus desquels passent les eaux, ils disent alors : Voilà le fond, voilà un fond, c'est-à-dire un terrain solide sur lequel la mer coule comme un fleuve sur son lit. Maintenant, si le terrain, le lit est assez bas pour que les navires puissent flotter au-dessus sans danger, ce sera un *bas-fond;* si, au contraire, ce lit est trop près de la surface des eaux pour permettre de naviguer au-dessus, ce sera un haut-fond, et tout haut-fond constitue un danger, un écueil.

Quand on navigue dans des parages qui ne sont pas parfaitement connus, les *bas-fonds* eux-mêmes peuvent devenir dangereux, parce qu'ils indiquent dans les mouvements du sol une tendance à s'exhausser qui fait prévoir un haut-fond à une distance peut-être assez faible. Il importe donc beaucoup que celui qui dirige le navire puisse apercevoir les *bas-fonds* pour les éviter. L'expérience a prouvé que plus l'œil est élevé au-dessus de la surface des eaux, plus il distingue facilement les objets placés au fond; aussi voit-on souvent les marins monter au haut des mâts pour explorer du regard les profondeurs de la mer. La science explique ce fait, bizarre en apparence, par un principe bien connu de l'optique, lequel consiste en ce que les rayons de lumière qui arrivent à la surface de l'eau se réfléchissent d'autant plus que leur angle avec cette surface est plus petit; or, plus l'œil est élevé, plus les rayons partant d'un *bas-fond* situé à quelque distance du navire approchent de la direction verticale, et plus, par conséquent, la surface de l'eau perd son pouvoir réflectif, ce qui leur permet plus aisément d'arriver jusqu'à l'œil. Arago a proposé un autre moyen de rendre encore plus facile et plus nette la vue des *bas-fonds*, c'est de regarder la mer, non plus à l'œil nu, mais à travers une lame de tourmaline, taillée parallèlement aux arêtes du prisme, et placée devant la pupille dans une certaine position. Il a démontré que, par un effet de polarisation, tous les rayons réfléchis par la surface de la mer se trouvent éliminés, et l'œil ne reçoit plus que ceux qui proviennent directement des objets placés sous l'eau, ce qui en rend la vue bien plus nette. Arago termine l'exposé de cet ingénieux emploi de la tourmaline par les lignes